

Françoise VERGIER

Les Vacances de Monsieur Magritte

1990-1991

3 éléments au sol : une tête de canard, un oeil, un personnage en bois avec une cloche de verre s'insérant sur la partie supérieure.

Bois de tilleul, huile, pâte de verre et verre

Originnaire du Sud de la France, où elle vit toujours, septième enfant de parents paysans, Françoise Vergier est devenue sculpteur parce qu'elle est « fille de la terre ». Née en 1952, elle entretient effectivement un rapport extrêmement fort avec la terre et la plupart de ses œuvres établissent un lien entre corps féminin et paysage. Outre les sculptures-objets pour lesquelles elle utilise de nombreux matériaux tels que la terre cuite, le verre, l'émail, le bronze, la céramique, la pâte de verre, mais surtout le bois de tilleul peint à l'huile, elle réalise également des dessins. Elle expose régulièrement à la galerie Claudine Papillon et a bénéficié d'une monographie aux Galeries Contemporaines du Centre Pompidou en 1995 ainsi qu'au musée d'art contemporain de Nîmes en 2004.

Françoise Vergier développe une œuvre singulière qui cultive l'étrange et le secret. Très rapidement, son travail exploite les fragments du corps féminin (la main, la tête, l'œil, le nombril, le buste...), empruntant formellement un vocabulaire affilié au surréalisme. Sa démarche est indissociable de son autobiographie, voyageant entre l'intime et le monde. « Mon travail cherche à savoir qui je suis en tant que personne humaine et à dire un sentiment du monde (...) Ce qui m'intéresse, c'est que les objets soient le plus sourds, qu'il y ait une obscurité première dans la relation que nous avons avec eux. »

A première vue, c'est le sentiment qui se dégage de l'installation *Les Vacances de Monsieur Magritte*. L'œuvre est avant tout poétique, sa signification se situe *entre* les éléments, dans leurs rapports internes, à l'instar d'ex-voto. Pour Françoise Vergier, l'œil est le centre de la création, comme de notre corps (« l'inclinaison du nerf optique est identique à l'axe du globe terrestre », dit-elle). L'œil au sol évoque autant celui des orants égyptiens que le *Faux Miroir* (1928) du peintre belge surréaliste René Magritte. « Dès le départ, lorsqu'à la fin de mes études, je me demandais comment faire quelque chose, une œuvre qui puisse être vue, ressentie par le regard d'un spectateur sans a priori... je me suis dit que je devais faire de la sculpture par « de l'image », en passant par « de l'image », comme Magritte l'avait utilisée pour la peinture. »

Mais cet œil est aussi celui de l'artiste, envisagé comme « voyant », adoré ou haï, parfois traité comme « le vilain petit canard, à qui l'on coupe la tête ». Le corps massif, recouvert de petits yeux en verre, est appelé également à se métamorphoser en œil plus gros que nature.

Le titre est également un clin d'œil au film de Jacques Tati, *Les Vacances de Monsieur Hulot* (1953). Pour Françoise Vergier, l'espace du film convoque à la fois le peintre vénitien Vittore Carpaccio, qui fut l'un des premiers à utiliser l'architecture comme *vedute* (de l'italien qui signifie *vue*, « ce qui se voit », « comment on le voit ») et le catalan Joan Miro, notamment quand il peint *La Ferme* (1921). Un retour à la terre et au regard permanent.

